Zeitschrift: Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne

Herausgeber: Université de Lausanne, Faculté des lettres

Band: - (1985)

Heft: 1

Vorwort: Avant-propos

Autor: Gsteiger, Manfred

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LITTÉRATURE COMPARÉE

AVANT-PROPOS

Dans un récent compte rendu des *Actes du VIIIe Congrès de l'Association internationale de littérature comparée* (Stuttgart, E. Bieber, 1980) publié dans le *Yearbook of Comparative and General Literature* (n° 31/1982, Indiana University, Bloomington), A. Owen Aldridge critique «the inclusion of a large number of papers which do not concern comparative literature at all - unless literary criticism per se is interpreted as comparative literature». Un exposé purement théorique, tout comme une étude qui ne prend ses exemples que dans une seule littérature, n'a rien de comparatiste selon M. Aldridge. Son affirmation semble claire et salutaire; en effet, trop de travaux, aux Etats-Unis et en Allemagne surtout, se sont servis ces derniers temps de l'étiquette «General and Comparative Literature» ou «Allgemeine und Vergleichende Literaturwissenschaft» sans remplir la *conditio sine qua non* de tout comparatisme, à savoir la prise en considération d'au moins deux langues et/ou deux traditions littéraires et culturelles. Mais le refus de toute approche exclusivement théorique pose tout de même un problème. La littérature comparée est-elle réduite, dans le domaine méthodologique, à comparer des théories d'origine différente (en les mettant en cause ou en montrant leur complémentarité) sans avoir le droit de formuler sa propre théorie? La littérature comparée qui, depuis la fin du XIXe siècle, a indéniablement et largement contribué à enrichir nos connaissances historiques des littératures en étudiant leurs liens, leurs rapports et leurs corrélations, est-elle une pratique sans théorie?

Non, c'est le contraire qui est vrai, diront d'aucuns: c'est une discipline qui souffre d'un excès de théorie («ein Theorieüberhang» disent les Allemands). Voyez comme les manuels, les traités théoriques, les «modèles», les apologies même abondent. N'a-t-on pas exigé que les départements de littérature comparée se

transforment en départements de théorie littéraire, que le comparatisme soit enseigné comme littérature universelle, c'est-à-dire comme phénomène esthétique tout court (cf. Adrian Marino, *Etiemble ou le comparatisme militant*, Paris, Gallimard, 1982)? Programme utopique, bien entendu, mais très caractéristique d'une discipline qui perd facilement le contact avec la réalité des lettres, c'est-à-dire avec les textes qui sont, eux, uniques et incomparables. Ainsi la littérature comparée risque bien d'apparaître comme une théorie sans pratique, ou du moins comme une abstraction à peine réalisable.

Il serait trop facile de vouloir résoudre cet antagonisme en disant que la littérature comparée, comme toute démarche scientifique, ne peut se passer ni de théorie ni de pratique et que, finalement, ceux et celles qui travaillent dans ce domaine ont bien le droit de pencher plutôt vers l'une ou plutôt vers l'autre selon leur individualité. Il peut paraître plus utile d'ajourner le débat, de vivre avec cette contradiction comme avec bien d'autres encore, et de continuer à donner sa chance à une discipline qui, somme toute, a fait ses preuves.

Voilà pourquoi les contributions réunies ici ne peuvent nullement prétendre à représenter «la» littérature comparée, mais, plus modestement, d'en montrer quelques mises en pratique possibles. L'article d'Yves Chevrel, professeur à l'Université de Paris IV et secrétaire de l'Association internationale de littérature comparée, que nous sommes heureux d'accueillir ici, aborde un problème situé au carrefour de la théorie et de la pratique (celle de l'enseignement en l'occurrence). Trois contributions sont constituées d'extraits plus ou moins longs de mémoires de licence présentés ces dernières années à la Faculté des lettres de Lausanne dans le cadre des études de français «orientation littérature comparée» (option de seconde partie). Aucun de ces travaux ne suit une méthode spécifiquement «comparatiste», mais les trois appliquent des méthodes différentes à une mise en parallèle de deux œuvres appartenant à des langues et/ou des littératures différentes. Leur approche est tantôt psychologique, tantôt «narratologique», tantôt stylistique et «traductologique». Sauf dans le dernier cas, qui est particulier en ce sens qu'il étudie une traduction littéraire par rapport à l'original (mais probablement d'une manière trop linéaire pour rendre compte du phénomène de la traduction littéraire en tant que tel), il ne s'agit pas d'études de réception et encore moins d'influences, mais de lectures parallèles, de «comparaisons différentielles» et d'«interprétations

synthétiques», pour employer les termes de Claude Pichois et A.-M. Rousseau.

Les quatre langues et littératures mises en œuvre — française, allemande, italienne et anglaise — indiquent le périmètre actuel de nos études lausannoises, périmètre restreint, il est vrai, et nullement «universaliste» selon Etiemble, même si dans certains cas nous avons pu englober encore l'espagnol. C'est là une question de compétence, de connaissances au moins passives de langues étrangères (et sur ce point précis je ne pense pas tout à fait la même chose que mon collègue Chevrel quant à l'utilisation de traductions), c'est également un problème de collaboration entre les grandes sections de langues et littératures modernes (et, pourquoi pas, même anciennes) et le «programme de littérature comparée». Je suis heureux qu'au moins dans les comptes rendus bibliographiques le domaine slave ne soit pas absent.

Un dernier aspect, et non le moindre, est constitué par l'élément «suisse» mis en valeur dans trois des contributions (auxquelles s'ajoute un document dont l'intérêt n'est pas seulement historique, mais aussi paradigmatique par rapport aux «littératures mineures et connexes», autre domaine de prédilection de certains comparatistes). En effet, il est bien évident que notre discipline est la seule à pouvoir proposer une approche globale («helvétique», si l'on veut) de l'ensemble de nos quatre littératures. C'est dans ce domaine, par ailleurs, que notre programme souhaite concentrer également à l'avenir une partie importante de ses efforts d'enseignement et de recherche. Compte tenu de ces limitations, de bien des imperfections aussi, il entend à sa manière mettre la théorie au service d'une pratique possible.

Manfred GSTEIGER.